Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history

Herausgeber: Schweizerisches Nationalmuseum

Band: 60 (2003)

Heft: 1-2: "Zwischen Rhein und Rhone - verbunden und doch getrennt?" = "Entre Rhin et Rhône - liens et rupture?"

Artikel: Quand le reflet se veut réalité : le "Röstigraben" au miroir de l'historiographie

Autor: Herrmann, Irène

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-169683

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quand le reflet se veut réalité
Le «Röstigraben» au miroir de l'historiographie

par Irène Herrmann

Qu'il soit considéré comme une simple césure colorée d'exotisme ou, plus souvent encore, dépeint comme le principal facteur de division susceptible de scinder la Confédération helvétique, le Röstigraben qui partage les communautés alémanique et francophone de Suisse constitue l'un des phénomènes internes les plus commentés de l'actualité au tournant du XXIe siècle.

A ce titre, il a également suscité une littérature historique toujours plus abondante qui vient rejoindre un courant déjà ancien d'ouvrages ou d'articles occupés à retracer l'évolution de cette cohabitation linguistique spécifique. Cette vaste production scientifique est intéressante à plus d'un titre. Tout d'abord, et en accord avec son ambition première, elle donne un aperçu des contacts séculaires qu'ont entretenus Romands et Alémaniques au sein de l'entité territoriale que compose actuellement le pays. Ensuite, et en lien avec l'inévitable inscription de l'histoire dans la société qui l'a produite, elle se pose en écho des réalités qui l'ont vue apparaître. Enfin, au-delà même de cette double résonance temporelle, elle devrait permettre d'évaluer dans quelle mesure les historiens signalent effectivement l'existence d'un fossé dans le substrat national et quel est leur rôle dans ce constat-là. Car ce doit être un miroir historiographique aux multiples facettes que celui qui aspire à restituer l'image exacte du «Röstigraben» dont l'énoncé suggère à la fois un fossé et trahit, dans son autodérision humoristique, une certaine distance autocritique qui interdit toute dramatisation.[1]

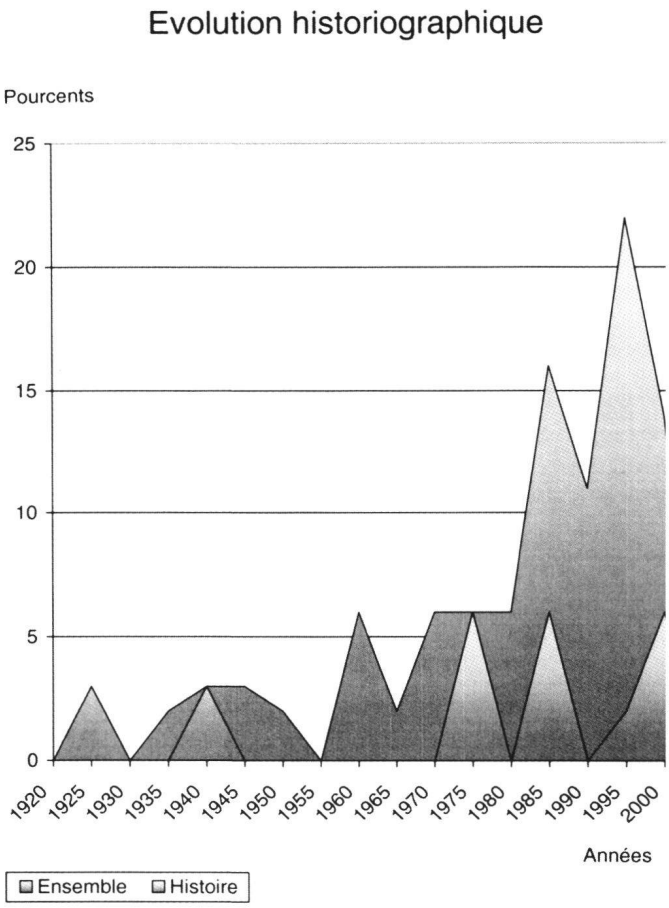
L'historiographie

Si le terme de «Röstigraben», précisément, est de facture récente, le plurilinguisme helvétique et, plus particulièrement, la coexistence du français et de l'allemand qu'il désigne est un phénomène déjà fort ancien. Durant l'Ancien Régime, de nombreux observateurs mentionnent le fait, sans pourtant lui accorder d'autre importance que celle de représenter une curiosité supplémentaire dans le panorama des spécificités helvétiques.[2] Au XIXe siècle, ce statut discursif ne change pas fondamentalement. En dépit de l'entrée de trois cantons francophones dans la Confédération, dont un, Genève, ne possède aucune tradition germanophone; en dépit, surtout, des développements des idéologies qui tendent alors à envisager la langue comme le vecteur privilégié du nationalisme culturel, définissant et forgeant la cohésion identitaire des Etats-nations en voie de formation, peu d'auteurs entreprennent d'approfondir les implications de la situation linguistique helvétique et plus rares encore sont ceux qui s'émeuvent des difficultés que cette dernière serait en mesure de causer à l'unité du pays. Même les historiens, pourtant fortement sollicités dans le processus de construction nationale qui marque la Suisse de manière toujours plus nette dès la constitution de l'Etat fédéral en 1848, se contentent longtemps d'évoquer la multiplicité des idiomes sans paraître s'inquiéter outre mesure des potentialités de division nationale que, selon les critères du temps, cette diversité implique. Ce désintérêt apparent s'explique, en réalité, par les spécificités de l'ancrage national helvétique qui, faute d'éléments de définition «objectifs», tels que la communauté de langue ou de religion, se forge à cette époque autour de l'idée d'un accord fondamental dans un système et des idéaux politiques communs. Dans cette vaste entreprise de construction identitaire et étatique, la tâche principale des historiens du XIXe siècle est de démontrer que la démocratie et le fédéralisme font la spécificité institutionnelle du pays et sont l'expression la plus aboutie d'un immémorial amour de la liberté qui, depuis toujours, caractériserait les Suisses; les propulsant au rang d'inimitables exemples du progrès au sein de l'Europe.[3]

Sans doute exaltés par leur ambitieuse mission, les spécialistes du passé mettent plus de temps que les publicistes à se pencher sur la question linguistique helvétique. Il faut attendre la fin de la Première Guerre mondiale et le début des années vingt, pour voir leurs ouvrages généraux accorder une attention certaine au phénomène. C'est durant l'entre-deux-guerres qu'apparaissent, parallèlement, les premières études à caractère scientifique spécifiquement consacrées au problème et contenant, de manière exclusive ou partielle, des démonstrations qui en retracent l'histoire.[4] A partir de ce moment, les travaux sur le cheminement du plurilinguisme suisse se multiplient suivant même, par à-coups, une courbe de type quasi exponentiel. Après un timide démarrage, l'évolution s'affirme dans les années quarante, s'amplifie environ vingt ans plus tard, se déploie à la fin des années soixante-dix, et atteint des niveaux insoupçonnés durant la dernière décennie du siècle.[5]

Dans l'ensemble, et en lien avec leur date de parution, ces différents textes s'accordent à dessiner une évolution similaire au plurilinguisme, soit à insister sur les mêmes périodes et les mêmes configurations d'événements. Avec

plus ou moins d'emphase et en remontant plus ou moins loin dans le temps, ils relèvent tous la longévité du phénomène et l'apparent «œcuménisme» dans lequel il se vécut. Ils saluent ensuite les initiatives tentées par la République helvétique puis par le jeune Etat fédéral de 1848 pour officialiser l'existence de minorités latines et lui trouver une expression institutionnelle. La première difficulté significative est, d'un commun accord, relevée en 1872 quand les



cantons romands s'allièrent aux vaincus du Sonderbund pour faire échec à un projet de la révision totale de la Constitution, proposé par les représentants des cantons alémaniques radicaux, et visant surtout à accroître la centralisation du pays. Les francophones votèrent alors majoritairement non pas avec les catholiques ni contre la majorité germanophone, mais contre une entreprise qu'ils percevaient comme une tentative outrancière d'étatisation, même si on parla alors surtout d'empêcher la «prussianisation» de la Suisse.[6] Le deuxième point d'achoppement majeur est situé durant le Premier Conflit mondial. Dans chacune des parties linguistiques du pays une élite intellectuelle rapidement relayée par la presse prit alors fait et cause pour le belligérant dont il partageait la langue.[7] Cette controverse virulente fut alors qualifiée de «fossé culturel»,[8] même si les protagonistes semblent alors avoir surtout soutenu le système politique de leur voisin. Par la suite, les historiens constatent une amélioration des relations interhelvétiques qui s'enveniment à nouveau dans les années soixante, comme l'atteste symboliquement l'explosion de la question jurassienne.[9] Tendue, la situation se pose enfin en problème de cohésion prioritaire pendant la dernière décennie du XXe siècle, après que la multiplication des décisions soumises au scrutin populaire, dès la fin des années soixante-dix, eut régulièrement révélé l'existence de deux communautés d'opinions divergentes, et dont la ligne de démarcation épousait peu ou prou le dessin de la frontière linguistique.[10]

Ce consensus évident sur les points d'inflexion du phénomène n'implique pas, pourtant, que l'on s'entende sur la signification qu'il faut lui donner. A cet égard, les différences semblent d'ailleurs d'autant plus substantielles que le vocabulaire utilisé dans ce domaine ne s'embarrasse que rarement des précautions stylistiques que présuppose en général l'objectivité scientifique. En accord avec la liberté de ton qu'affectionne alors l'histoire, les chercheurs de la première moitié du siècle n'hésitent souvent pas à asséner des jugements de valeur personnels à leurs lecteurs.[11] Mais même beaucoup plus tard, dans les années 1960–70, ils adoptent parfois un lexique qui, en dépit de la constante quantification de leur savoir, véhicule une subjectivité tout aussi évidente.[12] Enfin, les ouvrages les plus récents laissent eux aussi percer des préférences axiologiques qui restent faciles à décrypter, même pour les contemporains.[13]

Ainsi, il est aisé de distinguer trois courants différents, dont le premier et le dernier présentent, d'ailleurs, des traits communs. Tout d'abord, on observe que la majorité des chercheurs travaillant sur le sujet jusque dans l'après-guerre ont tendance à brosser un tableau très serein des rapports entre Alémaniques et Romands. Non pas certes qu'ils nient les frictions çà et là apparues, mais ils minimisent leur ampleur en soulignant alors les intentions unificatrices qui animaient leurs protagonistes, ou insistent sur leur provenance étrangère, en mettant l'accent sur le dénouement heureux qu'elles connurent.[14] Dans ce contexte, la littérature qui se fait jour dès le milieu des années cinquante et se démarque de la tendance précédente, se présente comme un réveil brutal, comme une amère prise de conscience face à des réalités peut-être moins idylliques qu'on ne l'aurait cru.[15] En moins d'une décennie, ce cri d'alarme se transforme en véritable cri de révolte. Le thème fait alors l'objet d'une réécriture fondamentale qui replonge aux racines du plurilinguisme helvétique et lui applique une grille d'analyse entièrement renouvelée. Emmenés par Georges Andrey, quelques auteurs généralement francophones décrivent une Suisse romande découvrant son identité en même temps que son «oppression» par la majorité germanophone.[16] Le récit classique d'une cohabitation linguistique pacifique est questionné par des études qui en interrogent la longévité et l'harmonie. L'analyse touche alors rapidement au politique, qu'elle pose le phénomène en exemple des limites du fédéralisme ou qu'elle en fasse un contrepoint privilégié d'une relation des tensions sociales qui tiraillèrent le pays.[17] Dès lors, nombre

d'ouvrages consacrés au sujet tendent même à se rapprocher du pamphlet.[18] Ces textes suscitent alors, à leur tour, des réponses qui visent à dépassionner le débat et tentent, *mutatis mutandis*, de combiner la version noire avec la version rose des choses.[19] Enfin, au lendemain de la chute du mur de Berlin, les deux interprétations sont effectivement fondues en une seule, dégagée de connotations triomphalistes ou vindicatives, où percent pourtant une inquiétude sourde et le désir de la combattre par un retour à la stricte spécificité épistémologique de l'histoire.[20] Il en résulte une vision des faits où les oppositions sont considérées comme des preuves de désaccords passagers sur l'orientation de la vocation commune du pays[21] ou, plus récemment encore, comme une occasion de revivifier l'esprit public helvétique.[22]

Dans ce panorama d'opinions contrastées, une des meilleures manières d'apprécier l'impact du Röstigraben sur la Suisse est sans doute de confronter ce que l'historiographie, tant dans ses modifications de fond que dans l'évolution de sa forme, reflète du moment où elle est produite.

Le reflet

En examinant de près les grands tournants intervenus dans le discours sur la question linguistique et sur sa signification, soit en envisageant l'aspect purement *qualitatif* des choses, on observe quelques récurrences temporelles révélatrices. Il apparaît ainsi que chacun des trois revirements majeurs concernant l'appréciation du phénomène et de son cheminement se produit à un moment charnière de son développement propre. En d'autres termes, on ne change d'avis sur l'histoire du plurilinguisme que quand cette histoire, elle-même, est en train de fortement évoluer. Le début d'un intérêt marqué pour le phénomène et, parallèlement, l'établissement d'une «version rose» des faits sont consécutifs au premier véritable traumatisme de ce type que fut le fameux «Fossé culturel». Tout se passe comme si l'interprétation lénifiante de la coexistence linguistique helvétique se présentait comme une sorte de rachat ou de déni face à la gravité d'un conflit encore bien présent dans les mémoires. A l'inverse, la naissance d'une «version noire», dans les années soixante, coïncide avec l'aggravation du problème jurassien à qui elle donne une justification historique et, partant, une légitimité accrue. Enfin, l'apparition de la dernière tendance semble étroitement liée aux résultats du scrutin du 6 décembre 1992. Dans son évaluation des événements du passé plurilingue du pays, elle tente d'expliquer puis, par la suite, de banaliser l'écart ainsi révélé, en présentant le Röstigraben comme un lieu certes de frictions mais aussi de reconnaissance mutuelle et, partant, de réconciliations.

Bien que modérée, cette dernière appréhension des réalités est dotée d'une grande vigueur due au nombre toujours plus important de chercheurs qui la prônent. Or, ce subit engouement, comme ceux qui l'ont précédé, n'est pas seulement déterminé par l'actualité des rapports entre Alémaniques et Romands, mais par les circonstances dans lesquelles se trouvaient alors l'Europe voire la planète. En effet, on constate qu'indépendamment de toute orientation idéologique, le développement *quantitatif* et chronologique de l'historiographie est étroitement corrélé aux bouleversements qui affectèrent l'ensemble du XXe siècle, non seulement suisse mais aussi mondial. Ainsi, les années vingt ne sont pas seulement une période de cicatrisation culturelle pour la Confédération, mais constituent aussi un temps de récupération pour le continent européen, persuadé d'avoir vécu la dernière des guerres, et un moment de construction pour l'ensemble de l'humanité qui pense avoir forgé avec la SdN la clé de la paix universelle sinon définitive. Dans ce contexte, l'émergence d'une conception optimiste des relations interhelvétiques se conçoit comme une réponse aux espoirs d'une génération entière. De même, le regain d'attention qu'on accorde à la question juste avant et pendant la Seconde Guerre mondiale se comprend comme une tentative spécifique de conjurer le sort qui semble devoir livrer l'Europe aux haines franco-allemandes. Quand, une vingtaine d'années plus tard, le ton se fait plus vindicatif, ce n'est sans doute pas seulement sous l'influence de la cause jurassienne. En réalité, tant le mouvement indépendantiste que l'historiographie qui paraît la soutenir, participent de la vaste réflexion politique qu'engendra, en Occident, la grande vague de décolonisation qui submergea alors la surface du globe. Dans le cadre de cette ample remise en question des structures nationales et de cette prise de conscience aiguë du droit des minorités, la «légende noire» du plurilinguisme se lit comme l'application, à la Suisse, de revendications beaucoup plus générales. L'accentuation de ce courant, une décennie plus tard, se présente, là encore, comme une des expressions, au niveau helvétique, du choc pétrolier et des angoisses structurelles qu'ils suscita dans l'ensemble des pays développés.[23] Enfin, si 1992 constitue une date cruciale pour l'histoire des relations entre les deux principales communautés linguistiques, c'est sans doute à cause de la votation du 6 décembre. Mais cette dernière est elle-même partie intégrante d'un mouvement qui vit la construction européenne s'accélérer, l'Allemagne se réunifier et surtout, l'ordonnancement bipolaire du monde s'effondrer: trois événements majeurs propres à stimuler de fortes inquiétudes identitaires que la littérature historique de l'époque reflète bien.

Cette double mise en perspective, à la fois qualitative et quantitative, de l'historiographie du Röstigraben semble, au premier abord, se contenter de confirmer le constat que Benedetto Croce dressait déjà au début des années cinquante, lui qui disait que tout récit sur le passé est prioritairement contemporain, puisque retraçant, en filigrane, l'époque où il a été lui-même produit. Pourtant, l'exemple étudié incite à nuancer cette pensée, à la relativiser. L'analyse du traitement réservé à la question linguistique pousse à estimer que si la production historienne, dans son ensemble, se pose sans nul doute en miroir des réalités qui l'ont vue apparaître, celle qui se consacre à un seul sujet ne retraduit qu'une partie de son contexte d'élaboration.

Ainsi, la narration des rapports entre Alémaniques et Romands, dans son rythme de parution haché et ses multiples revirements, sert-il non seulement de reflet aux rebondissements de ces relations elles-mêmes, mais bien plus largement, de miroir à certains moments paroxystiques où la Suisse s'est interrogée sur sa pertinence interne et sur le rôle qu'elle pouvait jouer sur la scène internationale. A cet égard, le discours analysé se présente même comme un lieu privilégié où s'expriment des sentiments collectifs contradictoires et pourtant complémentaires.

A travers ces textes, on relève tout d'abord de grandes craintes concernant d'éventuels dangers menaçant l'intégrité du pays. Ces peurs évoluent au gré des circonstances et des événements relatés. On peut les classer en trois catégories, à savoir l'angoisse devant une dérive autoritaire dont le «fossé culturel» révéla la nocivité,[24] devant un dysfonctionnement du fédéralisme, impropre à dissiper le «malaise romand», ou encore, devant le Röstigraben que dévoila la multiplication des votations fédérales à la fin du XXe siècle.[25] Ces appréhensions apparaissent dans un commun effroi face aux perspectives que laissent entrevoir le trop peu ou, à l'inverse, le trop plein de démocratie et qui, dans leurs excès, semblent pouvoir signifier la scission du pays, voire son éventuelle implosion.

Parallèlement, l'historiographie se fait aussi l'écho de vastes espoirs sinon d'une immense fierté quant au rôle que la Suisse serait susceptible de jouer sur le continent voire dans le monde. Là encore, les termes particuliers de cette autosatisfaction varient en fonction des temps, narré et vécu. Avant les années soixante, les auteurs désignent leur patrie comme l'exemple même du rapprochement franco-allemand et comme un modèle de «médiation politico-culturelle», digne d'être imité dans toute l'Europe.[26] Par la suite, l'irritation vindicative dont le pays fait l'objet semble provenir, précisément, de profondes (dés)illusions sur les capacités d'accommodement des institutions helvétiques; et ce sentiment paraît ainsi guidé par l'idée malgré tout valorisante que la Suisse se doit de faire mieux, non seulement pour elle mais pour l'univers entier.[27] Enfin, les ouvrages de la dernière décennie ne sont visiblement pas non plus dénués d'ambitions messianiques: eux qui envisagent la Confédération comme une Union européenne peut-être plus petite mais beaucoup plus ancienne, eux qui font du problème linguistique l'obstacle qui obligera les citoyens ou les institutions à se remettre perpétuellement en question et, partant, à s'améliorer constamment.[28]

Le Röstigraben?

L'historiographie du Röstigraben ne se présente donc pas uniquement comme le récit exact des péripéties que traversa le plurilinguisme helvétique, ni comme un simple reflet des réalités qui l'ont produite, mais également, sinon surtout, comme un véritable catalyseur des projections nationales. Or l'évolution exponentielle de sa courbe de production, au XXe siècle, laisse à penser que ce rôle a progressivement gagné en importance et ce constat incite, en guise de conclusion, à tenter deux hypothèses.

Tout d'abord, on peut estimer que si la disparité linguistique a acquis ce statut crucial de grille d'interprétation du fonctionnement helvétique c'est pour une raison essentiellement identitaire et plurielle. C'est cette diversité, en effet, qui depuis un siècle et plus que tout autre, a montré les limites du dénominateur politique commun qu'historiens et publicistes du XIXe siècle considéraient comme la panacée censée garantir l'unité suisse. C'est elle aussi qui, en réponse à la généralisation des régimes démocratiques, en Occident, et au déclin de l'influence politique du religieux, a servi dans sa spécificité toute helvétique, de test permettant d'évaluer la solidité des fondements identitaires du pays. C'est pourquoi, elle a focalisé l'attention des observateurs et ses soubresauts suscité des inquiétudes dépassant sans doute leur danger réel. De même et à l'inverse, tout signe de coexistence paisible a été interprété de manière exagérée comme une preuve irréfutable de la justesse des aspirations messianiques des fondateurs de l'Etat fédéral.

Au-delà de leur opposition apparente, ces réactions de crainte et de fierté signalent un grand souci de la cohésion helvétique. A ce titre, on peut poser, en seconde hypothèse, que l'historiographie du Röstigraben est moins le récit d'une rupture que celui d'efforts parfois divergents d'union et d'exemplarité helvétiques, dont elle se fait l'écho mais aussi l'instrument. Dans ce sens, l'écriture officielle du passé continue de jouer le double rôle de recenseur et de «bricoleur» identitaire hérité du XIXe siècle. En déployant ainsi une facette à la fois descriptive et performative, l'historiographie n'offre-t-elle pas un miroir idéal à ce Röstigraben qui désigne, quant à lui, à la fois un fossé et sa volonté de dépassement ?

NOTES

1 CHRISTOPHE BÜCHI, *«Röstigraben». Das Verhältnis zwischen deutscher und französicher Schweiz. Geschichte und Perspektiven*, Zurich 2000, pp. 14–15.

2 ULRICH IM HOF, *«Französisch/Deutsch: die Frage des Bewusstwerden der Mehrsprachigkeiten der vorrevolutionnären Schweiz»*, *Cinq siècles de relations franco-suisses. Hommage à Louis Roulet*, in: Le passé présent. Etudes et documents d'histoire, Neuchâtel 1984, pp. 141–150.

3 FRANÇOIS WALTER, *«Histoire et historiographie»*, Dictionnaire historique de la Suisse, à paraître (article gracieusement mis à disposition par l'auteur que nous remercions).

4 HERMANN WEILENMANN, *Die Vielsprachige Schweiz. Eine Lösung des Nationalitätenproblems, Bâle/Leipzig* 1925. Voir, à ce sujet, ULRICH IM HOF, *Die Viersprachigkeit der Schweiz als Minoritätenproblem des 19. und 20. Jahrhunderts,* in: BEAT JUNKER / PETER GILG / RICHARD REICH (éd.), *Geschichte und*

politische Wissenschaft. Festschrift für Erich Grüner zum 60. Geburtstag, Berne 1975, pp. 57–58.

5 Cette évolution s'est dessinée à travers l'analyse d'une centaine de titres consacrés entièrement ou partiellement à l'histoire du Röstigraben. Sources: http://www.punts-info.ch/de/frame_bibliografie_buecher_unten.htm; bibliographie de CHRISTOPHE BÜCHI (cf. note 1); bibliographie *ad hoc* gracieusement fournie par la Bibliothèque nationale suisse. Je remercie également Alfred Messerli dont les conseils sur le sujet m'ont été infiniment précieux. Les ouvrages généraux d'histoire suisse n'interviennent pas dans l'analyse quantitative dans la mesure où ils ne traduisent pas un intérêt spécifique pour le plurilinguisme helvétique, même si ce qu'ils en disent est pris en considération dans l'interprétation qualitative, en tant que reflet du mode de pensée d'une période.

6 EDUARD FUETER, *Die Schweiz seit 1848: Geschichte, Politik, Wirtschaft* (= Der Aufbau moderner Staaten, Bd. 1) Zurich/Leipzig 1926, pp. 126 *et sq.*

7 ALAIN HIDBER, *Les tensions entre Romands et Alémaniques pendant la Première guerre mondiale au miroir de la presse genevoise: les prises de position du journal «La Suisse» de la mobilisation générale (1 août 1914) à l'affaire des colonels (janvier 1916)*, mémoire de licence, Genève 1994.

8 PIERRE DU BOIS, *Mythe et réalité du fossé pendant la Première Guerre mondiale*, in: *Union et division des Suisses aux XIXe et XXe siècles: les relations entre Alémaniques, Romands et Tessinois*, sous la dir. de PIERRE DU BOIS, Lausanne 1983, pp. 65–91.

9 Voir, par exemple: CLAUDE HAUSER, *Aux origines intellectuelles de la question jurassienne: culture et politique entre la France et la Suisse romande (1910–1950)*, Courrendin 1997.

10 HANSPETER KRIESI / BORIS WERNLI / PASCAL SCIARINI / MATTEO GIANNI, *Le clivage linguistique. Problèmes de compréhension entre les communautés linguistiques de Suisse*, Berne 1996, p. 28.

11 WILHELM OECHSLI, *Geschichte der Schweiz im neunzehnten Jahrhundert,* Bd 1: Die Schweiz unter französischem Protektorat 1798–1813, Leipzig 1903, p. 58 (raisonnement rétrospectif quant à l'ineluctabilité des luttes linguistiques après la révolte avortée du major Davel). – HERMANN WEILENMANNN (cf. note 4), pp. 221–228 (évaluation idéologique et prospective des vertus du plurilinguisme suisse en vertu de son histoire). – HANS NABHOLZ / LEONHARD VON MURALT / RICHARD FELLERT / EDGAR BONJOUR, *Geschichte der Schweiz.* Bd 2: Vom siebzehnten bis ins zwanzigste Jahrhundert, Zurich 1938, p. 626, 630, 633 (prise de position dans l'évaluation d'événements intervenus lors du «fossé culturel»). – TRUDI GREINER, *Der literarische Verkehr zwischen der deutschen und welschen Schweiz seit 1848*, Berne/Leipzig 1940, p. 260 (conseils, historiquement fondés, quant au développement du plurilinguisme en Suisse).

12 OLIVIER SECRETAN, *La Suisse alémanique vue à travers les lettres romandes de 1848 à nos jours. Aperçu des rapports culturels des deux Suisses dans le cadre de l'histoire de la littérature contemporaine romande*, Lausanne 1974, pp. 12–13. – En règle générale, les ouvrages d'histoire utilisent des termes et avancent des idées moins excessives. Néanmoins, la littérature polémique qui fleurit à la même époque et recourt volontiers aux explications du passé, cultive, elle aussi un langage vigoureux. Voir, par exemple: ALAIN CHARPILLOZ / GENEVIÈVE GRIMM-GOBAT, *La Romandie dominée*, Lausanne 1982, p. 99 (où le Tessin est qualifié d'ancien «baillage suisse-allemand»), p. 101 (où les «groupes latins» sont présentés comme des «colonies intérieures»).

13 Les travaux publiés au tournant du XXIe siècle témoignent de la connotation positive dont on investit le plurilinguisme. Voir par exemple: NORBERT FURRER, *Paroles de mercenaires. Aspects sociolinguistiques du service étranger*, in: NORBERT FURRER, / LUCIENNE HUBLER / MARIANNE STUBENVOLL / DANIÈLE TOSATO-RIGO (éds.), *Gente ferocissima. mercenariat et société en Suisse (XVe–XIXe siècle): recueil offert à Alain Dubois*, Lausanne/Zurich, 1997, p. 290. – LUCIEN CRIBLEZ, *Sprachliche Vielfalt als nationales Bildungsprogramm. Zur Sprachen- und Bildungspolitik als Mittel der Krisenintervention in der Schweiz der 30er Jahre*, in: SÉBASTIEN GUEX / BRIGITTE STUDER / BERNARD DEGEN et al. (Hrsg.), *Krisen und Stabilisierung. Die Schweiz in der Zwischenkriegszeit*, Zurich 1998, pp. 181–196.

14 WILLIAM MARTIN, *Histoire de la Suisse*, Lausanne 1926, pp. 298–299. – HANS NABHOLZ / LEONHARD VON MURALT / RICHARD FELLERT / EDGAR BONJOUR (cf. note 11), pp. 628 *et sq.* – La thèse (unificatrice) du complot étranger sera reprise, notamment, par EDGAR BONJOUR, *Geschichte der Schweizerischen Neutralität. Vier Jahrhunderte eidgenössischer Aussenpolitik*, Bd II, 3. Aufl., Nachdruck der 2., umgearbeiteten und erw. Aufl., Bâle 1967, pp. 150, 153, 162.

15 HARDI FISCHER / URI P. TRIER, *Das Verhältnis zwischen Deutschschweizer und Westschweizer. Eine sozialpsychologische Untersuchung*, Berne/Stuttgart 1962, p. 9 et 10. – ROBERTO BERNHARD, *Beziehungen zwischen der alemannischen und der welschen Schweiz. Eine Bestandesaufnahme nach fünf Jahrzehnten,* in: Aspects du devenir helvétique 1914–1964 (= Annuaire de la Nouvelle Société helvétique), 1964, pp. 123–147. – ALFRED BOREL, *Quelques réflexions sur la situation et le rôle de la minorité romande*, in: Aspects du devenir helvétique 1914–1964 (= Annuaire de la Nouvelle Société helvétique), 1964, pp. 148–157.

16 GEORGES ANDREY, *La conscience politique romande. Petite contribution à l'étude du fédéralisme suisse (1848–1945, in:* Annuaire suisse de science politique 16, 1976, pp. 151–161; *La genèse de l'idée romande: jalons d'une recherche* et *Réponse: la Romandie fille d'Helvétie*, in: *Vous avez dit «Suisse romande»?,* Institut de science politique, Lausanne 1984; pp. 57–79 et pp. 84–92.

17 HANS-PETER MÜLLER, *Die schweizerische Sprachenfrage vor 1914. Eine historische Untersuchung über das Verhältnis zwischen Deutsch und Welsch bis zum Ersten Weltkrieg*, Wiesbaden 1977. – RUTGER JAN RUTGERS, *Les rapports entre la Suisse alémanique et la Suisse romande: de 1848 à 1895 envisagés comme un aspect du fédéralisme suisse* (= Etudes et recherches d'histoire contemporaine, Série historique, vol. 9), Fribourg 1984.

18 Par exemple: ALAIN CHARPILLOZ / GENEVIÈVE GRIMM-GOBAT (cf. note 12). – CLOVIS LUGON, *Quand la Suisse française s'éveillera*, Genève 1983.

19 PIERRE DU BOIS, *L'histoire de l'idée romande ou l'idée de l'histoire romande,* in : *Vous avez dit «Suisse romande»?,* Institut de science politique, Lausanne 1984, pp. 80–85. – ULRICH IM HOF (cf. note 2).

20 HANS AMSTUTZ, *Das Verhältnis zwischen deutscher und französischer Schweiz in den Jahren 1930–1945*, Aarau/Salzburg 1996.

21 GEORG KREIS, *Die besseren Patrioten. Nationale Idee und regionale Identität in der französischen Schweiz vor 1914*, in: FRANÇOIS DE CAPITANI / GEORG GERMANN (Hrsg.), *Auf dem Weg zu einer schweizerischen Identität*, Freiburg i. Üe, 1987, pp. 55–77. – JACQUES HÜRLIMANN, *Negative Auswirkungen des Neins zum EWR im weiteren Bereich der Sicherheitspolitik,* in: Bulletin zur Schweizerischen Sicherheitspolitik 2000, http://www.fsk.ethz.ch/documents/bulletin/bulle_93/huerli93.htm, p. 3.

22 CHRISTOPHE BÜCHI (cf. note 1), pp. 289–301. – WOLF LINDER, *Schweizerische Demokratie: Institutionen – Prozesse – Perspektiven*, Berne/Stuttgart/Vienne 1999, p. 45.

23 Par exemple: ALAIN CHARPILLOZ / GENEVIÈVE GRIMM-GOBAT (cf. note 12), p. 110.

24 HERMANN WEILENMANN (cf. note 4), pp. 224 *et sq.* – EDUARD FUETER, (cf. note 6), pp. 269 *et sq.*

25 *Volksabstimmung vom 4. März 2001. Eine Schweiz ohne Röstigraben?* in: Neue Zürcher Zeitung du 7 mars 2001.

26 TRUDI GREINER (voir note 11), pp. 7 et 263.

27 ALFRED BOREL (voir note 15). – ALAIN CHARPILLOZ / GENEVIÈVE GRIMM-GOBAT (cf. note 12), p. 111.

28 REINHARD BICHSEL / HANS BICKEL / BERNARD CATHOMAS et al., *Mehrsprachigkeit – eine Herausforderung*, Aarau 1994, p. 12. – ROBERT SCHLÄPFER / HANS BICKEL (Hrsg.), *Die Viersprachige Schweiz*, Aarau/Salzburg 2000, pp. 306–307, et, surtout, CHRISTOPHE BÜCHI (cf. note 1).

RÉSUMÉ

Quoique l'étude de l'histoire et le plurilinguisme soit un phénomène déjà ancien en Suisse, il faut attendre le début du XXe siècle pour y voir apparaître les premiers ouvrages retraçant le passé des relations entre Alémaniques et Romands. Mais à peine le mouvement est-il entamé, que la production suit une courbe quasi exponentielle; à la faveur d'impulsions décisives intervenant durant l'entre-deux-guerres, pendant le Second Conflit mondial, dès la fin des années soixante et au lendemain de la chute du mur de Berlin. Ces textes insistent généralement sur le même type d'événements, même si leur ton varie. Jusqu'au sortir de 1939–45, ils soulignent l'aspect «idyllique» de cette coexistence linguistique, puis en relèvent les aspects les plus sombres, avant que la dernière vague d'écrits n'appréhende les difficultés de cette situation comme un gage d'amélioration institutionnelle. Ce panorama historiographique particulier et varié trahit l'importance croissante accordée à la langue. En outre, il reflète plus les conditions de son élaboration que les péripéties de cette cohabitation elle-même. Enfin, il suggère qu'à la faveur des progrès de la démocratie, le «Röstigraben» est devenu une grille de lecture privilégiée de toute réalité helvétique. Le discours des historiens, – blanc, noir ou gris –, aurait ainsi surtout permis d'exprimer les ambitions ou les craintes qu'ils nourrissaient pour la Suisse.

RIASSUNTO

Benché in Svizzera la storia e il plurilinguismo siano materie studiate ormai da tempi remoti è necessario attendere l'inizio del XX Secolo per vedere la pubblicazione dei primi studi che esaminano il rapporto fra la Svizzera tedesca e la Svizzera francese. Il periodo fra le due guerre, la fine degli anni Sessanta e gli anni successivi alla caduta del muro di Berlino forniscono gli impulsi decisivi ad una curva produttiva quasi esponenziale. I testi prodotti vertono generalmente su eventi simili, anche se variano nel tono con cui ne parlano. Tra 1939 il 1945 essi pongono in evidenza il lato «idilliaco» di questa coesistenza linguistica, poi ne rilevano invece gli aspetti più oscuri, mentre gli scritti più recenti individuano nell'attuale difficile situazione anche un'opportunità per migliorare le istituzioni. Questo panorama storiografico particolare e variato tradisce l'importanza crescente accordata alla lingua. Inoltre riflette soprattutto le condizioni della sua elaborazione e meno le peripezie dovute alla convivenza in quanto tale. Infine è proposta l'ipotesi, che nel corso della continua evoluzione della nostra democrazia il cosiddetto «Röstigraben», il fossato linguistico che divide le due parti del Paese, sia diventato il sismografo privilegiato della realtà elvetica. Nell'ambito delle loro discussioni gli storici, a seconda dalle posizioni che assumono, esprimono soprattutto le loro speranze e le loro preoccupazioni per la Svizzera.

ZUSAMMENFASSUNG

Obschon in der Schweiz das Studium der Geschichte und die Mehrsprachigkeit schon sehr lange gepflegt werden, muss man doch den Beginn des 20. Jahrhunderts abwarten, bis die ersten Arbeiten erscheinen, welche die Entwicklung des Verhältnisses zwischen Deutsch- und Welschschweizern behandeln. Die Zwischenkriegszeit, der Zweite Weltkrieg, das Ende der 60er-Jahre und die Zeit nach dem Fall der Berliner Mauer liefern die entscheidenden Impulse für eine sozusagen exponetiell ansteigende Produktionskurve. Die Texte behandeln im allgemeinen gleichartige Ereignisse, auch wenn sie sich im Tonfall unterscheiden. Zwischen 1939–1945 unterstreichen sie den «idyllischen» Aspekt der sprachlichen Koexistenz, später betonen sie ihre dunkelsten Seiten, und die jüngsten Schriften sehen in dieser schwierigen Situation auch eine Möglichkeit für institutionelle Verbesserungen. Dieses charakteristische und variantenreiche historiographische Panorama verrät die wachsende Bedeutung, die der Sprache zugemessen wird. Auch widerspiegelt es eher die Voraussetzungen seiner Entstehung als die Wechselfälle dieses Zusammenlebens. Und schliesslich lässt sich vermuten, dass das Phänomen «Röstigraben» im Laufe der sich weiterentwickelnden Demokratie zum bevorzugten Seismographen helvetischer Realitäten geworden ist. Die Diskussionen der Historiker geben deshalb, je nach ihren unterschiedlichen Standpunkten, vor allem deren Hoffnungen und Befürchtungen für die Schweiz Ausdruck.

SUMMARY

Although the history and multi-linguistic nature of Switzerland have long been the subject of scholarly study, it was not until the beginning of the 20th century that research specifically addressed the relations between the German- and French-speaking regions of Switzerland. The period between the wars, the Second World War, the end of the 1960s and the period after the fall of the Berlin wall provided the decisive impulses for an exponentially increasing curve of production. Although generally discussing similar events, the tone of the studies varies greatly. Between 1939–1945 they underscore the "idyllic" aspect of linguistic co-existence, later they emphasize its dark side, and recent papers recognize the difficulties of the situation but also see in it the potential for institutional improvement. This specific and varied historiographic panorama reveals the growing significance accorded to language and casts more light on the premises that have made it possible rather than on the vagaries of this co-existence. Finally, it seems that the phenomenon of the gap, or "Röstigraben" as it is called in Swiss German, has become a preferred seismograph of Helvetic realities in the course of a developing democracy. The interpretation of the issue – be it white, black or gray – is therefore also an indication of historians' hopes and fears for Switzerland.